

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Léon CHEVRE

Echos du Collège. Nécrologie (M. Naville, Curé de
Conthey). Vers latins / Pierre Des Huttes

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1903, tome 5, p. 137-141

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Echos du Collège

NÉCROLOGIE

Nous apprenons avec douleur la mort, à 49 ans, de M. Naville, Rév. Curé de Conthey. Il avait fait une partie de ses études au collège de St-Maurice et les avait achevées à Evian. Sa théologie terminée, il fut nommé vicaire à St-Séverin, puis bientôt après curé de Conthey. Ce fut ici 24 ans de dévouement continu, de charité inépuisable, d'une vie sacerdotale la plus pure et la plus parfaite. Nous joignons nos condoléances et nos prières aux pleurs et aux prières de ses proches, de ses amis les plus chers et de ses chers paroissiens.

LA RÉDACTION

Vers latins

Chacun son métier, dit l'autre.

« Pour demain, nous dit un jour M. le professeur de Rhétorique, qui aime les vers, pour demain... Silence! Vous le savez vous-mêmes : nous les avons beaucoup négligés cette année, et cependant le programme veut qu'on en fasse un certain nombre. D'ailleurs ce n'est pas si difficile quand on a fait six ans de latin ! et je me souviens d'avoir eu des élèves qui en faisaient quarante, soixante même, en deux heures. Vous ferez donc pour demain quelques vers...» — Oh ! m'sieur :

C'est en vain qu'au Parnasse un téméraire...

— Quelques vers latins. » — « Oh ! m'sieur :

Si son astre en naissant ne la f...

— Sur Voltaire — M'sieur :
Pour nous Phébus...

— Une épitaphe et vous...
— Et Pégasse est rétif !

— Au moins un, tas de Chinois ! — Oh ! alors ! pour un
allons-y ; il ne vaut pas la peine... — Vous imitez, dis-je,
l'apostrophe d'Alfred de Musset à Voltaire :

Dors-tu content Voltaire, etc.

— Ainsi soit-il !

Et le soir, pendant toute l'étude (deux heures !) on pouvait voir — beau spectacle — dix-sept Rhétoriciens penchés sur leur *gradus* et invoquant la Muse poétique.

Justement ce jour-là, j'avais pris, et pour cause, la résolution de bien travailler, et nous aurait-on donné du Sophocle à traduire, eh bien ! sans *Juxta*, pour une fois je vous aurais tourné ça ! Rien ne pouvait égaler cette fureur de bien faire, si ce n'est peut-être le désir immense qui m'obsédait de voir un peu ce qu'on pouvait bien lire dans le dixième volume des *Mélanges* que, le matin même, m'avait donné M. Moret : « Celui-ci, m'avait-il dit, c'est le plus beau ». Il fallait bien le croire. Mais ce dixième volume aurait-il contenu cinq cents diables, je n'aurais pas été plus fortement tenté d'y mettre... les yeux ! Une lettre de la veille me revient heureusement à la mémoire ; elle venait de papa, et vous savez, papa, quand il parle à son mioche il n'emploie pas de périphrases : « Ton dernier bulletin sent terriblement la paresse ; on en causera pendant les vacances de Pâques » J'ai répondu : « Je travaillerai, cher papa, et comme il faut,

Et les fruits passeront la promesse des fleurs ! »

Mais qui eût dit que ma nouvelle résolution irait se heurter droit contre des vers latins ? C'est un choc ! une cruelle épreuve. Et j'en sortis vainqueur ! « J'ai promis, je tiendrai ; le devoir avant tout. »

Et je pris mon *gradus*, « Mais, direz-vous, mettre Voltaire

en vers ? — Eh quoi ! on y mit bien le cochon ! — Oui, mais Voltaire, ce n'est pas la même chose. — Il est vrai que Voltaire n'offre pas quatre jambons, mais quant au reste... »

Ce fut un rude Apôtre ; j'écrirai donc : Ci-gît, un rude apôtre : *hic jacet rudis apostolus*. Et me voilà jeté sur les pâturages des Muses, broutant comme un Virgile la divine ambrosie. Telle la petite chèvre de M. Seguin, grignotant l'herbe fine de la montagne. Je ne fus pas plus heureux, hélas ! car l'auteur des « Bérets blancs et bérets noirs » le dit fort justement : Le bonheur ne dure jamais.

La chose donc allait son train : je gambadai sur le Parnasse, courant de fleur en fleur, « prenant et quittant les plus belles. » Une heure me suffit pour cueillir les fleurs (et quelles fleurs !) qui devaient entrer dans la confection de mon vers ; je n'avais plus qu'à les peser et à les loger chacune dans sa niche quand soudain une idée, idée fatale pour la littérature latine, vint frapper mon esprit : A quoi bons les vers latins ?

Cré bleu ! Pierre des Huttes, y avais-tu songé ? Tu perds ton temps, tu perds ton temps. Ah ! si papa savait ça ! Est-ce donc pour peser des mots et compter des syllabes qu'il t'a mis au collège ?

Le dernier des hommes est celui qui cheville, dit le poète. Fichu métier, ma foi ! et bon pour ton voisin ! Quoi ? tu veux devenir poète ? Tu deviendras simplement mécanicien, et on te sifflera. Mais toi dont le sang chaud s'accommode malaisément des sottises des hommes, iras-tu, heureux fainéant, mollement couché sous les mélèzes, au milieu des fleurs et de l'herbe, chanter en des vers boiteux, le ruisseau qui murmure, l'abeille qui butine, la fleur qui sourit à l'Aurore, etc., etc. ? C'est bien de chansons qu'il s'agit maintenant. Ecoute : le canon tonne, les balles sifflent, le clairon retentit ; on respire partout l'odeur de la poudre. Tu es soldat, entends-tu : iras-tu te battre à grands

coups d'hémistiches ? Sabre de bois ! Tu te ferais battre et ce serait trop bête. Tu prétends bien pourtant immoler plus d'un sot ; taille ta plume,

« Mais tu fais des vers, Pierre des Huttes, tu fais des vers !

« Et Rome est dans les fers. »

C'en fut assez, c'en fut trop, et plus qu'on ne saurait le dire, je lirai les *Mélanges*. Premières pages : *Le Mercantilisme littéraire*. Quel à propos ! C'est l'histoire d'un poète malheureux. Dans les premiers temps qu'il était poète, il faisait de beaux et bons vers, inspirés par le génie. Il les vendait assez chers, mais il n'en faisait pas beaucoup et il eut faim. Il résolut d'en faire davantage, mais il les fit mal : on le siffla et personne ne voulut plus de sa marchandise. Le poète se fâcha, mais il eut toujours faim.

Bon, me disais-je, le commerce ne va pas : raison de plus de ne pas me lancer là-dedans !

Cependant, je n'étais pas encore à mon aise ; un diable me tourmentait encore : Que dira-t-on de toi ? On te prendra pour un imbécile, pour un âne. Et je regardais d'un air un peu jaloux mon cher Guy du Ramier qui travaillait devant moi. Guy du Ramier est un endiablé pour les vers latins. Jadis il écrivait en bonne prose française et on le goûtait fort dans les salons littéraires. Maintenant, il s'est mis aux vers latins et il ne fait plus que ça : des vers latins, toujours des vers latins et rien que des vers latins. Jugez plutôt :

— Eh ! Guy du Ramier ! as-tu fini tes vers ?

Il n'a pas entendu, il travaille.

— Du Ramier ! du Ramier ! — Qu'y a-t-il ? — As-tu fini tes vers ?

— Je travaille le dernier — Combien en as-tu ? — Deux !

Hein ? Et le lendemain, il s'en allait en classe, et tous mes condisciples avec lui, portant avec respect leurs œuvres sous le bras. Alors, il arriva ce que j'avais pressenti.

— « Il y a un âne parmi vous » dit le professeur quand il eut compté les feuilles. — Moi, peut-être? — Oui — « Oh ! monsieur, lui dis-je, le général Hoche fut un grand général, non ? — Eh bien ? Eh bien !

Si parva licet componere magnis,
il ne sut jamais écumer le pot !

Chacun son métier.

Le 15 Mars 1903.

PIERRE

des HUTTES